



QUELQUES REPERES SUR LE FONCTIONNEMENT DU NOM PROPRE EN ANTONOMASE

Eugenia Alaman

Lorsqu'on parle on ne se contente pas de renvoyer à des concepts par le biais d'un matériau sonore mais, on effectue également, deux opérations complémentaires fondamentales : la dénomination et la catégorisation d'un objet. Par l'intermédiaire de ces deux opérations on rend compte du signe linguistique qui ne présuppose nullement que l'objet en question soit prédestiné à être uniquement dénommé par ce terme et que le sens véhiculé par un concept ne se retrouve pas dans l'objet dénommé. Dans un extrait célèbre de «*Du côté de chez Swann*» de Marcel Proust, l'écrivain aperçoit pour la première fois la fille de Swann :

Une fillette d'un blond roux qui avait l'air de rentrer de promenade et tenait à la main une bêche de jardinage, nous regardait, levant son visage semé de taches rouges. Le nom fillette renvoie à un objet du monde, à travers une catégorisation particulière de cet objet, mais ce nom aurait pu être aussi remplacé par d'autres catégorisations, sans qu'elles soient nécessairement exclusives les unes les autres, telles que: Une petite fille / Une gamine / Une demoiselle / Une gosse, etc.

Si le narrateur n'emploie pas son vrai nom, c'est précisément parce qu'il ne le connaît pas. Ce fait même, qu'il ne puisse pas connaître le prénom de la fille, plaide pour la particularité référentielle des noms propres. Cependant, deux pages plus loin, le narrateur le dénomme par un nom propre :

Allons, Gilberte, viens, qu'est-ce que tu fais, cria d'une voix perçante et autoritaire une dame en blanc (...).

Ne pas avoir rencontré auparavant Gilberte n'empêche pas Proust de la dénommer d'un nom commun comme *fillette*, car il y attache une représentation conceptuelle quelconque, de portée générale, une pensée ou une notion de ce qu'est une fillette. En revanche, le nom propre *Gilberte*, ne renvoie pas à une catégorie conceptuelle. Si je ne peux pas dénommer *cheval* tout objet du monde, parce que la catégorie conceptuelle à laquelle renvoie le signe linguistique *cheval*, et dont les traits définitoires qui sont les siens limitent les possibilités d'emploi du terme, en revanche, je peux appeler *Gilberte* n'importe quelle entité susceptible de recevoir un nom propre (nom de personne, de ville, de volcan, d'étoile, etc.).

En progressant avec ce type de logique on pourrait se demander par exemple : Quoi de commun entre un *dahlia* et un *calepin*, entre un *orphéon* et un *macadam* ? Apparemment rien ou, au moins, l'appartenance à la même catégorie de noms communs. Et pourtant, on a de bonnes raisons linguistiques de les réunir : ils étaient tous les quatre, à l'origine, des noms propres de personne ou des patronymes.

Il est à noter que c'est sans doute en raison de son fonctionnement complexe que le nom propre peut devenir un nom commun et fonctionner alors comme un pur symbole, désignant non un individu particulier mais toute une classe d'êtres : *un harpagon, un tartuffe, un gargantua, un renard, un hercule...* et pourquoi pas *un dandin, un scapin* ou *un alceste* ? Beaucoup de noms communs sont d'anciens noms propres qui, en changeant de catégorie, ont perdu leur majuscule : appellations géographiques (pays, régions, villes), noms d'êtres vivants (héros légendaires, fabricants auxquels on doit des objets divers,

animaux fabuleux). Tous ces noms acquièrent un statut spécial et une place importante dans le lexique et dans la mémoire collective.

Ces noms ravalés au rang de noms communs, les uns avec leur aspect originel, les autres avec les modifications de leur radical ou de leur terminaison, proviennent en général de l'usage et véhicule – dans leur formation – des nuances sémantiques qui peuvent parfois nous échapper. Il y a des mots que nous utilisons couramment sans penser qu'à l'origine il s'agissait du nom de quelqu'un. Quoi de commun entre *un casanova*, *un don juan* et *un coureur de jupons* ou entre *un avare*, *un harpagon* ou *un grandet* ? Les traducteurs, ceux qui établissent l'équivalence des systèmes linguistiques et les rapports qualitatifs entre l'unité source et l'unité cible, surprennent de nombreuses redistributions d'informations ; les divergences de structuration apparaissent soit comme des contraintes imposées par la lexémisation différente, soit comme des solutions optionnelles du traducteur. Il est vrai que tous les mots d'une langue sont loin d'être connus de tous les locuteurs qui la parlent. Les communautés linguistiques représentées par des groupes et des sous-groupes variés emploient les vocables qui leur sont propres. Le nom commun, par nature, a la tendance d'appartenir aux univers de croyance des locuteurs respectifs. Avec les noms propres les choses sont un peu différentes. *Paris* ou *New York* – quelle que soit leur prononciation – sont des noms propres reconnus sans effort par des locuteurs de langues très diverses, d'un bout à l'autre du monde. En revanche, *Pierre Martin*, par exemple, ne sera connu que d'un nombre fort réduit de personnes. Pour parler de *Pierre Martin*, il suffit que locuteur et interlocuteur soient en mesure de l'identifier par une propriété essentielle, garantie par tous les deux. Généralement, le nom commun ne varie pas d'un univers à l'autre ; le nom propre n'est lié à aucun contenu stable, il est indépendant des connaissances linguistiques.

Kripke remarquait que même si l'or n'était plus jaune et les tigres n'étaient plus les animaux qu'on imaginait, on continuerait cependant à parler d'or et de tigres. L'explication est donnée par Robert Martin : *Au lieu que changent les objets à travers les mondes, ce qui changerait, c'est la connaissance que nous en avons. C'est notre savoir à leur propos qui s'enrichit ou se transforme, le savoir de toute une communauté linguistique*¹.

Macadam, *harpagon*, *don juan* ou *cassanova*, tous ces mots ont une caractéristique qui les réunit : ils sont à l'origine des noms propres. Le patrimoine lexical français foisonne de ce genre de noms de toutes origines - qu'on appelle aussi éponymes – dont nous ne soupçonnons même pas la présence. Intéressants et surprenants parfois, ils comprennent ce qu'on pourrait définir comme l'aventure du nom propre à travers ses univers de croyance. L'investigation de cette « métamorphose » subie par le nom propre constitue un fondement solide pour la théorie du sémantisme du nom propre en tant que composante logique et pragmatico - interprétative du niveau discursif.

Dans une phrase du type, *Son petit fils est un gogo*, l'ancien nom propre *Gogo* (nom d'un personnage de *Robert Macaire*, bourgeois particulièrement crédule – comédie de Frédéric Lemaître, 1834) se comporte et fonctionne comme un nom commun. Il a perdu la majuscule et il a changé de catégorie grammaticale. Ce changement de catégorie grammaticale, traditionnellement appelée antonomase, agit en double sens : du nom propre au nom commun et du nom commun au nom propre, mais permet aussi l'emploi d'un nom propre à la place d'un autre nom propre, d'une périphrase à la place d'un nom propre :

Hercule, le personnage mythologique – devenu nom commun au sens d'homme extrêmement fort.

Tout nom commun peut devenir nom propre : par *Savon* je pourrais baptiser mon chat ou mon canaris, par exemple.

¹ Martin, Robert, (1992), p.150.

Jean est un véritable Paul (au sens que Jean agit comme Paul, qu'il lui ressemble).
Le titan de Bonne – périphrase pour Beethoven.

Le nom propre a perdu sa majuscule, sa catégorie grammaticale et, à partir des propriétés spécifiques d'un individu, il se crée un ensemble stable à travers les univers, comme pour tout autre nom commun². Quant à ses rapports connectifs avec ses origines, il y a des cas où soit il préserve quelques touches sémantiques du nom propre d'origine, soit il acquiert des sens différents. Il est des situations où, au contraire, il perd tout rapport avec sa source ou la source reste probable ou inconnue. Nous justifions cette aptitude du nom commun de n'être pas forcément relié, dans les univers qui le possèdent, au nom propre source, par les exemples suivants :

Grandet, n.m. – originaire du nom du personnage de Balzac, signifie homme avare, sans nécessairement connaître le personnage balzacien.

Bolivar, n.m. – originaire du nom de *Bolivar* (1783 – 1830), général et homme politique sud-américain, signifie soit unité monétaire de Venezuela soit large chapeau, haut de forme. *Jeannette* n.f. – 1. narcisse, jonquille ; 2. mince chaîne d'or à laquelle s'attache une croix ; 3. planchette montée sur un pied, utilisée pour les repassages délicats. - De *Jeannette*, diminutif de *Jeanne*, 1615.

Jaque (*jaquette*) n.m./f. – Habit court et serré des hommes au Moyen Age. Probablement de *Jacques*, ancien sobriquet du paysan français, 1364.

Nicotine n.f. En 1594. *Jean Nicot* publia un dictionnaire de la langue française. Cependant on se souvient de lui pour une bien autre raison. En 1559, alors qu'il visitait le Portugal, il se procura des graines d'une plante étrangère.

Quant à la forme lexicale, si la plupart des éponymes respectent l'orthographe du nom propre dont ils sont originaires, quelques-uns présentent des anomalies orthographiques :

Bic n.m. L'instrument qui sert à écrire, aurait dû s'écrire « bich » selon le nom de son inventeur, le baron *Bich* qui mit au point un procédé de fabrication industrielle du stylo à bille, en 1953.

Barème n.m. Aurait dû avoir l'orthographe *barème*, venant de *François Bertrand Barrême*, inventeur de ce genre de recueil de tableaux numériques ou répertoire de tarifs.

On pourrait imaginer une taxinomie des éponymes selon plusieurs critères. Cependant, le critère qui rend compte de l'objet de leur désignation, nous semble plus édificateur :

- produits alimentaires : *brie*, *camembert*, *gruyère*, *roquefort*, *sarrasin* ;
- vins, liqueurs, boissons diverses : *bourgogne*, *champagne*, *chartreuse*, *kir*, *madère*, *porto* ;
- plats cuisinés et des pâtisseries : *béchamel*, *charlotte*, *hamburger*, *macédoine* ;
- tissus : *andrinople*, *batiste*, *gaze*, *jersey*, *madras* ;
- artefacts : *bermuda*, *bikini*, *bolivar*, *cardigan* ;
- unités de mesure : *ampère*, *coulomb*, *joule*, *newton* ;
- animaux : *angora*, *hermine*, *molosse* ;
- oiseaux : *marouette*, *canari*, *pierrot* ;
- plantes : *bégonia*, *camélia*, *dahlia*, *jacinthe*, *narcisse* ;
- types humains de caractère : *adonis*, *harpagon*, *tartuffe* ;
- jeux et sports : *belote*, *colin*, *derby*, *marathon*, *rugby* ;
- moyens de transport : *berline*, *diesel*, *fiacre*, *pullman* ;
- objets et produits divers : *baccarat*, *baïonnette*, *bougie*, *poubelle* ;
- actions, attitudes, notions abstraites : *barème*, *chimère*, *jacquerie*, *lynchage*, *mécénat* ;

² Martin, Robert, (1992), p. 147.

- doctrines et idéologies : *léninisme, trotskisme, marxisme.*

Selon d'autres critères de classification, on parle d'éponymes distraits, heureux ou malheureux.

Les éponymes distraits sont le résultat de l'anagramme ou de la traduction partielle ou intégrale dans une autre langue ou le produit d'une graphie homophonique. *Therblig, gallium, guillemet* ou *macadam* en sont quelques exemples.

Therblig est une unité de mesure de travail, originaire du nom de son inventeur, l'ingénieur américain *Frank Bunker Gilbreth* (1868 – 1924), promoteur de l'étude des mouvements et de l'organisation du travail.

Gallium est un métal dont le nom vient de *Lecoq de Boisbaudran* (coq = gallus en latin).

Guillemet est un signe orthographique qui vient du nom propre Guillaume, l'imprimeur qui l'inventa (1677).

Macadam provient d'une graphie homophonique erronée de *Mc. Adam*, le nom de son inventeur écossais.

Les usurpateurs ne sont que le produit des voleurs d'inventions qui ont accolé leur patronyme sur le travail d'autrui. Par conséquent, leur référent sera un usurpateur lui aussi, sauf quelques exceptions, des gens qui ont fait des recherches linguistiques ou qui ont appris, tout à fait par hasard, l'histoire vraie de leur origine. Néanmoins, ce ne sont que d'exceptions. La réalité confirme la règle que, dans les grandes cultures, ces noms propres ont laissé des traces si profondes dans la mémoire collective que l'identité culturelle ou linguistique n'est plus détectable, que *don juan*, par exemple, est le même coureur de jupons pour les Français, les Anglais, les Italiens, les Espagnols ou les Roumains. Les porteurs de ces noms propres, écrivains, acteurs célèbres, dieux mythologiques, personnages littéraires, inventeurs ou grands hommes d'Etat, ont marqué notre existence de telle sorte que leur présence est une constante linguistique et discursive.

Nous en présentons deux éponymes qui ont acquis la notoriété :

Sandwich est un bel exemple de cette catégorie d'usurpateurs. Le nom vient de *John Montagu, comte de Sandwich* qui fut un grand joueur de cartes. Il ne voulait plus quitter la table de jeu même pour ses repas. Cela aurait été de la perte de temps. Son fidèle cuisinier inventa un beau jour un mets qui permit au comte de rester à sa table de jeu et manger en jouant. Le mets consistait en deux tranches de viande froide, filet de volaille ou fromage accompagnés ou non de condiments. Paradoxalement ou non, personne ne se souvient plus du nom du cuisinier. Mais, c'est un problème qui servirait plutôt de contenu pour une analyse sociologique. C'est donc le comte lui même qui s'est attribué le mérite de son cuisinier.

Praline est un nom qui a une histoire tout aussi paradoxale. Pour plaire à son maître, friand amateur de chocolat, le cuisinier du *duc de Plessis – Praslin* inventa les délicieux bonbons, faits d'une amande rissolée dans du sucre bouillant. Le nom du cuisinier, comme celui du comte Sandwich, demeura anonyme.

Heureusement, la majorité des éponymes font honneur aux inventeurs ou aux découvreurs de l'objet ou du phénomène, aux fruits de l'imagination et de la créativité humaine. Ces éponymes heureux sont les homonymes de *Morse, Ampère, Pasteur, Braille*, etc. Pour ces exemples, la mémoire du référent n'a pas de trous car leur emploi exprime la reconnaissance lexicale suprême pour un travail exceptionnellement accompli.

Il y a des éponymes qui jettent le discrédit, l'opprobre, sur les noms propres d'origine et, par conséquent sur ceux qui les portent, parce qu'ils désignent des objets pas honorables, des faits, des actions peu glorifiantes ou des comportements douteux, scabreux ou dépourvus de moralité. On les appelle éponymes malheureux.

La vespasienne est un éponyme originaire du nom de l'empereur romain *Vespasien*. Empereur honorable, simple, généreux, Vespasien réforma l'armée, assainit les finances publiques, salua le processus de l'urbanisation et améliora la salubrité publique. Paradoxalement, de toutes ces initiatives brillantes, la postérité ne retint surtout que la dernière. Voilà comment la mémoire du public réduit un éventail de référents à un seul, à une chose banale, vulgaire, l'urinoir public pour hommes. L'appellation «éponyme malheureux» en coule de source.

La poubelle est un autre bel exemple de ce type d'éponyme qui se soumet à la mémoire collective, au public représentant l'instance la plus autoritaire qui puisse imposer le sémantisme d'un terme. M. *Eugène Poubelle*, préfet de la Seine, rédigea l'arrêté du 7 mars 1884 par lequel, «le propriétaire de chaque immeuble devra mettre à la disposition de ses locataires un ou plusieurs récipients communs à recevoir les résidus de ménage». L'histoire rapporte que les descendants de l'honorable préfet ont eu du mal à porter ce patronyme à cause de l'objet en question et la plupart l'ont même abandonné pour ne pas être confondus avec le malheureux éponyme.

L'antonomase serait une procédure de dérivation impropre : un signe linguistique relevant d'une certaine catégorie passe dans une autre sans changement morphologique. À première vue rien de plus simple ; de même que «*goûter*» est devenu un nom sans prendre de marque spécifique mais en gardant sa forme d'infinitif, le nom propre *Mac Adam* est devenu le nom commun *macadam* en perdant la majuscule à l'écrit. Il existe des situations où le nom propre n'est pas lexicalisé. Par exemple dans une phrase du type :

Cet enfant, c'est Mozart.

Notre représentation serait sûrement :

Cet enfant, c'est un enfant précoce, un enfant prodige.

Une représentation du type :

Cet enfant, c'est un imbécile,

serait peu probable. L'explication: le nom propre *Mozart* comporte quelques représentations stéréotypées – génie, précoce, prodige, évolué, surdoué. Par la suite, nous concluons que la possibilité du nom propre de se prêter à ce qu'on appelle antonomase est due au fait que bon nombre de noms propres dispose d'un sémantisme largement répandu. Par conséquent, en lui attribuant une qualité conceptuelle, stéréotypée, le nom propre peut devenir nom commun, suivant l'objet de sa désignation et surtout sa référence au monde de départ.

Que se soient des éponymes plus ou moins distraits, des éponymes heureux ou malheureux, des éponymes qui respectent ou non l'orthographe d'origine, qui interviennent ou non sur la mémoire du référent, une conclusion au moins s'impose : ils se sont bel et bien intégrés non seulement dans le lexique français mais dans celui des autres langues aussi.

Bibliographie :

- Alaman, E., *Introduction à l'étude du nom propre*, Editura Didactică și Pedagogică, București, 2005.
- Kripke, S., *La logique des noms propres*, Paris, Editions du Minuit (Traduction de «*Naming and Necessity*», 1972), 1982.
- Martin, R., *Pour une logique du sens*, Paris, PUF, Collection «*Linguistique nouvelle*», 2-e édition, 1992.
- Prieur-Gary, M.-N., *La grammaire du nom propre*, Paris, PUF, 1994.

Rezumat

*Anotonomaza este un tip de derivare frecvent întâlnit în cazul numelor proprii, o derivare ‘improprie’ care implică schimbarea categoriei gramaticale. Tocmai modul complex de a funcționa al acestui tip de derivare face ca numele propriu să fie utilizat ca simbol care face referire nu la un anumit individ, ci la o întreagă clasă de ființe, de categorii diferite de referenți: **un arpagon, un gavoș, o dulcinee** etc. Acești noi termeni, obținuți prin schimbarea categoriei gramaticale dobândesc noi sensuri metaforice și descriptive, contribuind la îmbogățirea limbii și atribuindu-i acesteia diverse posibilități în procesul de comunicare.*

Résumé

L’antonomase est un type de dérivation fréquemment rencontré avec les noms propres, une dérivation « impropre », par changement de catégorie grammaticale.

*C’est justement son fonctionnement complexe qui fait du nom propre un pur symbole, désignant non un individu particulier mais toute une classe d’êtres, de catégories différentes de référents : **un harpagon, un gavoche, une dulcinée**, etc. Ces nouveaux termes obtenus par changement de catégorie grammaticale acquièrent de nouveaux sens métaphorique et descriptif, enrichissant la langue et lui attribuant des aptitudes diverses dans l’accomplissement des actes de communications.*

Abstract

Antonomasia is a type of derivation quite frequently applied to proper names, an ‘improper’ derivation which involves the change of the grammatical category.

*It is this complex functioning of this type of derivation which allows for the proper name to be used with a symbolic meaning, not to refer to a certain individual but to a whole class of human beings, to different categories of referents: **a romeo, a fagin, a dulcinea**, etc. These newly created terms resulting from the process of recategorization acquire metaphorical and descriptive meanings, also contributing to the enrichment of a language and to its providing with new possibilities in the process of communication.*